

L'APPORT COMPARÉ DES SCIENCES HUMAINES À LA RÉFLEXION POLITIQUE AUJOURD'HUI DANS LA RÉGION PACIFIQUE

*Sylvie Andre**

Cet article a essentiellement pour objectif d'analyser comment les derniers apports théoriques en sciences humaines et sociales peuvent contribuer à une meilleure connaissance des enjeux de la modernité dans le Pacifique, grâce à l'éclairage qu'ils fournissent pour comprendre les productions esthétiques. Seule l'interdisciplinarité peut permettre de rendre compte des réalités sociétales et politiques, car elle seule peut établir une appréciation moins imbue d'ethnocentrisme. Les chercheurs s'intéressant aux productions culturelles dans les sociétés contemporaines du Pacifique font une large part aux recherches en ethnologie et en sociologie. Toutefois les études littéraires des productions contemporaines conservent une place de choix si l'on considère que les littératures et les arts contemporains sont les laboratoires des évolutions symboliques, des conflits et donc de l'avenir des sociétés du Pacifique.

The purpose of this paper is to consider how the latest theoretical developments in the social sciences can contribute to a better understanding of what is at stake in the context of modernity in the Pacific, because those insights will enable a better understanding of aesthetic creations. Only interdisciplinarity makes it possible to fully understand the political and societal realities of the situation because it allows an

* Université de Paris III, Université de Polynésie française. Cet article a fait l'objet d'une communication au *11th Pacific Science Inter-Congress*, Tahiti, 2-6 mars 2009.

appreciation of those matters which is less ethnocentric. Researchers dealing with the cultural creations of contemporary Pacific societies, mostly do research in ethnology and sociology. However, literary study of contemporary works has pride of place when it is considered that contemporary literature and arts is the laboratory for symbolic developments, conflicts and the future of Pacific societies.

Les sciences humaines se sont diversifiées depuis la fin du XIX^e siècle de telle sorte que l'on a parfois du mal à déterminer leurs frontières épistémologiques. Depuis Edward Saïd, les études culturelles explorent la portée sociopolitique et géopolitique des réalisations culturelles.¹ Jacques Rancière parle de *Politique de la littérature* qui «suppose qu'il y a un lien essentiel entre la politique comme forme spécifique de la pratique collective et la littérature comme pratique définie de l'art d'écrire.» (Rancière, p11) Bertrand Westphal, quant à lui pose la question de l'interaction entre le milieu, l'histoire et la littérature, en envisageant «la foncière mobilité des espaces humains et des identités culturelles qu'ils véhiculent»², ainsi que les va et vient constants entre l'espace et ses représentations culturelles, allogènes ou autochtones, utopiques ou dystopiques. L'Histoire s'intéresse à l'histoire immédiate se rapprochant ainsi des sciences politiques. Je vais tenter d'analyser ici comment les derniers apports théoriques en sciences humaines et sociales peuvent contribuer à une meilleure connaissance des enjeux de la modernité dans le Pacifique, grâce à l'éclairage qu'ils fournissent pour comprendre les productions esthétiques.

Je reprendrai tout d'abord le schéma de l'*épistémè* de l'Occident élaboré par Michel Foucault dans le dernier chapitre de son ouvrage, *Les Mots et les Choses*. Si l'on considère selon lui le trièdre du savoir moderne, on distingue les sciences déductives (mathématiques, physique), les sciences empiriques (linguistique, économie, biologie) et la réflexion philosophique. Les sciences humaines, dit-il, sont à part et il en donne la définition suivante: «La représentation (...) est (...) le champ des sciences humaines et dans toute leur étendue elles cherchent moins, comme les autres sciences, à se généraliser ou à se préciser, qu'à se démystifier sans arrêt».(Foucault,

1 E Saïd *Culture et impérialisme* «des réalignements inédits s'opèrent, rapidement à travers frontières, types, nations et essences, et ce sont eux désormais qui défient la notion fondamentalement statique d'*identité*, cœur de la pensée culturelle à l'ère de l'impérialisme» p 28.

2 B Westphal «Pour une approche géocritique des textes» *Vox Poetica*, 2005, p 5.

p375) L'objet des sciences humaines est donc l'homme, cette invention moderne selon Michel Foucault, en tant qu'il constitue des représentations à partir desquelles il détient cette étrange capacité de pouvoir se représenter justement la vie.

A partir des trois dimensions fondamentales de l'homme, «être vivant, travaillant, parlant» se définissent donc les 3 sciences empiriques: biologie, économie, linguistique. Quant aux sciences humaines, elles se distribuent en 3 «régions» correspondant aux trois sciences empiriques:

Biologie → région psychologique

Economie → région sociologique

Linguistique → étude des littératures et des mythes. (Foucault, p367)

Ainsi les études littéraires sont-elles pour Michel Foucault une des dimensions fondamentales des sciences humaines, à part égale avec la psychologie ou la sociologie, qui selon lui ne sont ni plus ni moins «scientifiques» que les études littéraires: «inutile donc de dire que les «sciences humaines» sont de fausses sciences; ce ne sont pas des sciences du tout (...) La culture occidentale a constitué, sous le nom d'homme, un être qui, par un seul et même jeu de raisons, doit être domaine positif du *savoir* et ne peut pas être objet de *science*.» (Foucault, p 378)

Or, ce champ entier des sciences humaines que sont les études littéraires, est à l'heure actuelle complètement marginalisé et non reconnu par les pouvoirs publics. Est-ce à dire qu'il ne peut rien apporter à la connaissance de l'homme et plus particulièrement de l'homme politique? Doit-on ramener ces études littéraires à l'analyse psychologique des écrivains, à l'analyse de la fonction sociale de la littérature, à sa dimension linguistique, c'est à dire faire de la littérature uniquement un des champs d'investigation des autres sciences humaines? En faisant cela on passe à côté de la nature des études littéraires et de la littérature, dans la mesure où elles ont en fait pour objet le lien consubstantiel de la production individuelle (dimension psychologique) à la production collective (dimension sociologique) (Rancière,p39). Et elles étudient par là même une activité humaine proche de l'activité politique.

Ce rapport entre littérature et politique est souligné par Jacques Rancière dans son ouvrage sur *La Politique de la littérature*. L'activité politique, comme la production littéraire, sont selon lui une manière de reconfigurer « le partage du sensible», (Rancière, p12 et 15), c'est-à-dire de défaire le consensus entre la signification des mots et la visibilité des choses et de mettre à nu de nouveaux modes d'adéquation entre être

et dire. Toutefois Politique et littérature sont des sphères d'expérience inverses, toujours selon J. Rancière. En politique, «certains objets sont posés comme communs et certains sujets regardés comme capables de désigner ces objets et d'argumenter à leur (propos)sujet» (Rancière, p 12). *A contrario*, alors que «la politique travaille le tout, la littérature travaille les unités. Sa forme propre de dissensualité consiste à créer des formes d'individualités nouvelles qui défont les correspondances établies entre états des corps et signification.» (Rancière, p52) Ces formes individuelles doivent ensuite être validées par la collectivité. La littérature pratique donc une «herméneutique du corps social» qui devrait retenir l'attention des politiques.

Si nous comparons les études littéraires aux autres sciences humaines, nous pouvons dès lors percevoir leur intérêt majeur et leur spécificité. Alors que les sciences humaines recherchent des normes, des règles, des systèmes, pour rendre compte des représentations, les études de littérature ont pour objet d'étude l'activité de représentation dans son exercice même, dans sa pratique «naïve». Elles constituent ainsi une «poétique et une métapolitique» (Rancière, p30-31) qui sont les structures de base pour rendre compte de l'activité qui consiste à se représenter le monde. Rappelons que la représentation est l'objet des sciences humaines en général.

Dès lors, comment ne pas voir la contribution essentielle des études littéraires à toutes les sciences humaines? Je vais rapidement prendre deux exemples. Paul Ricoeur, phénoménologue, a patiemment démontré comment la mise en intrigue, ou mise en récit, est consubstantielle à l'écriture de l'histoire, science humaine. Or, cette mise en récit fait depuis toujours partie des préoccupations des études littéraires. Autre exemple, un numéro de la Revue *L'Homme, Vérités de la fiction*, en même temps qu'il propose une définition plus rigoureuse de la notion de fiction, montre qu'elle est utilisée de manière largement transdisciplinaire, (en n'accordant aucune place aux études littéraires, qui sont pourtant le domaine privilégié de l'analyse de l'activité fictionnelle!) L'introduction insiste sur l'importance de la fictionalité dans la relation intersubjective, donc sociale et parle d'une «homologie entre l'expérience anthropologique, en tant qu'elle implique une forme de défamiliarisation, et l'expérience littéraire d'une semblable défamiliarisation.» (*L'Homme*, Flahaut,Heinich, p9)La poétique, qui est la réflexion sur l'acte de création, déborde donc largement l'étude de la seule littérature. Elle est une analyse de modes de représentation du sensible qu'elle partage avec l'histoire, et l'anthropologie, au moins.

Selon J.Rancière, l'activité littéraire et en particulier romanesque, relève de nos jours simultanément de trois régimes d'expression. D'abord, celui de «la dispersion

démocratique», qui égalise tous les sujets et tous les mots, ensuite, le «bavardage herméneutique de l'universel déchiffrement des signes», qui recompose sans cesse le sens, ou comme le dit ce philosophe, l'organisation du sensible, enfin l'activité littéraire laisse entendre tout l'arbitraire des représentations en se mettant à l'écoute de «la pure intensité des choses sans raison».(Rancière,p35) Dès lors, l'objectif des études littéraires est bien de décrypter ces modes de rapport au monde, caractéristiques d'une société et d'un moment donné. Je vais développer les analyses de J.Rancière qui mettent en évidence une métapolitique qui peut illustrer la convergence des sciences humaines.

Voyons tout d'abord comment il analyse de ce point de vue l'histoire de la littérature occidentale. Il différencie essentiellement un âge classique où le système littéraire était homologue du système politique de l'Ancien régime. Selon lui le système des genres classiques, inspiré d'Aristote, avec sa hiérarchie des formes et des styles, reproduisait «une certaine forme d'intelligibilité des actions humaines, un certain type d'adéquation entre des manières d'être, des manières de faire et des manières de penser.» (Rancière, p18) La tragédie et la poésie héroïque par exemple mettent au premier plan de grands hommes, seuls susceptibles d'agir sur le monde. Un style périodique et oratoire est le mieux à même de rendre compte de l'action capitale de ces figures héroïques et d'entraîner l'adhésion de la collectivité entière. J.Rancière démontre ensuite comment les grands écrivains du XIX^e siècle ont su, avant l'heure, rendre compte du changement majeur qu'a été la démocratisation et l'idée d'égalité des citoyens. C'est alors que se mettent en place les sciences humaines et les études littéraires dans le cadre d'un Etat-nation souverain. Désormais, selon lui, le sens de la vie n'est pas donné par l'intervention héroïque sur le monde, mais par ce qui se décrypte dans la masse des choses et des mots. Il s'agit de «déchiffrer les témoignages que la société donne à lire, pour déterrer ceux qu'elle dépose sans le vouloir ni le savoir dans ses bas-fonds obscurs. A la scène bruyante des orateurs s'oppose le voyage dans les souterrains qui en détiennent la vérité cachée». (Rancière, p29) En se transformant de la sorte, l'activité de création par les mots devient la Littérature et se sépare nettement de l'utilisation politique de ceux-ci en démocratie de même qu'elle fixe en fait le programme des sciences humaines, qui vont étudier les représentations.(Foucault, p375). Jacques Rancière démontre comment les oeuvres de fiction romanesques du XIX^e siècle ont donné à voir, on donc fait advenir, la grande démocratisation des sociétés en proclamant, entre autres, qu'il n'y avait pas de «bons sujets en art», que tout pouvait être intégré dans les systèmes de représentations

symboliques. Notons en passant que cette métapolitique n'a rien à voir avec les idées politiques de tel ou tel écrivain. Les œuvres d' H. De Balzac écrivant à la lumière de deux flambeaux, la religion et la monarchie, ou encore Flaubert recherchant la phrase esthétiquement parfaite, participent du même régime d'expression, qui se met en place au XIX^e siècle.

Désormais, cette métapolitique de la modernité est souvent considéré comme obsolète et l'enjeu majeur semble bien être celui de la mondialisation. Comment dès lors penser l'avenir des études littéraires en partant du principe que ce que nous appelons ainsi n'est qu'une figure historiquement limitée d'une activité plus universelle qui est la réflexion 'sur' ainsi que la transmission et l'évolution d (e)un patrimoine culturel «verbal» dans une société donnée? Le philosophe Peter Sloterdijk, entre autres penseurs contemporains, dans son analyse de la nature du lien qui réunit les individus dans une société, n'hésite pas à déclarer l'obsolescence de l'Etat-nation, y voyant l'aboutissement et l'étape finale d'un processus historique aujourd'hui dépassé. Selon lui à l'ère de la société de la surabondance et de l'explicitation du sous-jacent, il est temps de se livrer à une critique décomplexée et jubilatoire des superstructures du contrat et de l'organicisme qui sous-tendent toutes les théories de l'Etat. L'Etat-nation est pour lui une forme avancée de ce qu'il appelle l'hypnose holiste: «C'est seulement tant que les «sociétés» s'hypnotisent elles-mêmes en se faisant passer pour des entités homogènes – par exemple comme des peuples-nations fondés sur une substance génétique ou théologique- qu'elles se considèrent comme des mono sphères unies depuis l'origine (ou par la force d'une charte exceptionnelle). Elles se présentent comme des espaces enchantés par le narcissisme, qui profitent d'une immunité imaginaire et d'une communauté d'essence et d'élection étendant son emprise comme par magie». (Sloterdijk, p50)

La définition de la culture liée à cette hypnose collective, est bien sûr entièrement dépassée elle aussi. A partir de constats contemporains, P Sloterdijk essaie de jeter les prémices de l'explicitation de la superstructure émergente, non sans difficulté. Il utilise alors les métaphores de la sphère, de la bulle et de l'écume: «L'écume composée de nombreux milieux suppose l'isolation mutuelle des différentes bulles, seule manière d'obtenir une discrimination positive de soi-même, une satisfaction par l'exclusivité. Pour les individus, les appartenances multiples vont de soi, les différentes sous-cultures se reproduisent mieux dans la mono thématique. La «société», sans qu'elle puisse le ressentir en un centre collecteur, a une constitution multi-micromaniaque; elle n'a pas d'organe qui lui permettrait de savoir combien de

systèmes délirants, combien de cultes des catacombes, combien de stratégies de fuite elle abrite; elle constitue un agrégat à demi-aveugle d'occultismes démocratiques». (Sloterdijk, p 724) Les sciences humaines sont-elles prêtes à relever le défi d'une mise en cause aussi radicale de la superstructure holiste qui leur sert pour le moment de base d'analyse? Comment penser une société humaine multipolaire dans un cadre mondialisé? «On ne peut pas exclure que nous soyons à un seuil de coopération qui remplace la logique impériale et désenchante les collectifs politiques traditionnels, les peuples excités. (...). On verra alors comment les deux cents années à venir traiteront l'Etat-nation et la fiction du peuple». (Sloterdijk, p769)

En dehors d'une conception culturaliste et nationaliste de l'Etat, un modèle est à trouver, qui n'est en rien inscrit dans le passé. Or, aujourd'hui, les littératures «émergentes», qui sont au centre des études postcoloniales, ne nous parlent plus d'égalisation des droits à la représentation symbolique, elles nous parlent d'un corps social découpé en «communautés» qui mettent en avant leur différence sans renoncer pour autant à la volonté de vivre ensemble. En étudiant cette expression de la différence, les études littéraires analysent un phénomène métapolitique majeur, qui met en cause le schéma désormais obsolète de l'Etat/nation ou encore le schéma tout aussi dépassé d'un peuple/une langue. A travers l'analyse de l'orientalisme, des écrits des communautés dites «périphériques», anciens pays colonisés pour la plupart, des minorités, maoris en Nouvelle Zélande, aborigènes d'Australie, Kanaks de Nouvelle-Calédonie, Chinois de Polynésie, écrivains-migrants du monde entier, les études postcoloniales mettent en évidence non seulement les antagonismes communautaires mais le third/space, l'interstice où se dessine le visage politico-social de la mondialisation.

L'ethnologie ou la sociologie politique étudient ces mêmes communautés mais pour nous en donner une «photo» à l'instant T, ou pour en faire l'histoire. On sait le mal qu'éprouvent les ethnologues contemporains pour associer transformation dans le temps et structures. Je rappelle ici les pages de Claude Levi-Strauss sur le bricolage des mythes.³ Les études littéraires ont pour objet l'évolution actuelle des représentations, non seulement leur déstructuration mais les nouvelles constructions en train de s'élaborer pour penser l'avenir et qui s'expriment avec prédilection dans ces grands schèmes cognitifs que sont le récit et la fiction.

3 Claude Levi-Strauss, *La Pensée Sauvage* (Presses-pocket, 1962) 40.

Je prendrai ici l'exemple de la communauté chinoise de la Polynésie française. La thèse d'Ernest Sin Chan, ethno-psychiatre, est que la majorité des Chinois de Polynésie, pauvres et exploités, sont en fait très proches de la communauté polynésienne par leur vécu socio-politique. Par ailleurs, ils ont pendant longtemps mieux parlé le *reo ma'ohi* que les français, résistant ainsi à la colonisation culturelle. Bruno Saura notait en revanche dans un texte de 1985 remanié en 2002, que «Politiquement, depuis leur accession à la nationalité française, les Chinois représentent aussi de fidèles alliés des gouvernants anti-indépendantistes de la Polynésie française» (Saura,p378). Dans la meilleure des hypothèses, la comparaison de ces deux études ethnologiques démontre que les représentations sont en train de changer avec la montée en puissance de la revendication identitaire et indépendantiste *ma'ohi* et qu'il serait aujourd'hui plus opportun pour la communauté chinoise d'envisager son intégration dans un Etat indépendant et forcément multi-ethnique, mais où prédominerait un nationalisme à base ethnique de type postcolonial.

Que nous apprennent à ce propos les études littéraires? L'écrivain polynésien contemporain, d'origine chinoise, J. M. Ly a fortement milité pour la renaissance culturelle chinoise, avec le mouvement Wen Fa, dont il a été l'un des initiateurs. Il l'explique lui-même dans ses livres, très souvent auto-biographiques, qu'ils se présentent ou non comme des fictions. Mais il est aussi un fervent partisan d'une société multiculturelle, où chacun s'enrichirait des différences de l'autre en les respectant. Peut-être s'agit-il d'une utopie mais il tente de lui donner vie: «Pour que ma communauté puisse encore continuer à apporter sa pierre à l'échange des cultures, il importe à la fois qu'elle ne perde pas trop de sa spécificité et que paradoxalement elle poursuive son mouvement d'insertion dans la société d'accueil.» (Ly,p115) Il n'existe d'ailleurs pas pour lui une communauté chinoise monolithique, mais une sorte de ligne de partage entre ce qu'il appelle avec humour les Chinois des villes et les Chinois des champs. Selon lui les Chinois des Champs sont proches du petit peuple polynésien dont ils parlent la langue et avec lequel ils partagent une vie en contact étroit avec la nature. Le mimétisme est parfois quasi total. Les Chinois des villes sont des entrepreneurs et des commerçants, des intellectuels aussi, parlant parfaitement le français et ayant assimilé les enjeux de la modernité. Tout serait donc encore possible et les Chinois pourraient éviter d'être les boucs émissaires des soubresauts politiques dans la mesure où les enjeux politiques sont désormais clairs ou font en tout cas l'objet de discussions ouvertes: autonomie au sein de la République ou indépendance. Paradoxalement, le défenseur de la renaissance culturelle chinoise et d'une société

pluriethnique nous invite à percevoir l'avenir de la communauté non pas uniquement en terme ethnique mais aussi en termes sociaux et politiques. Ainsi, l'étude des fictions de J. Ly nous en dit-elle davantage sur la volonté actuelle de vivre ensemble et sur les façons d'y parvenir que les ouvrages d'ethnologie.

Toujours dans le même sens, J.Rancière analyse abondamment la caractéristique essentielle de l'activité littéraire, démonstration à l'appui. Il s'agit bien, selon lui, de la capacité de la production littéraire à anticiper, selon ses propres voies, les changements des représentations. C'est donc l'activité humaine par excellence tournée vers l'à-venir, c'est à dire vers ce qui advient. L'histoire pour sa part est tournée vers le passé, les sciences politiques vers le présent mais pour mettre en évidence des comportements qui pourront éclairer les futurs choix collectifs. L'activité littéraire fait advenir le futur, elle le manifeste dans l'activité de l'écriture, même si elle croit parler du passé. Je vais tenter d'expliquer ce que j'entends par là.

Lorsque l'ethnologie étudie les traditions d'une collectivité, elle tente la plupart du temps de les reconstituer dans une sorte d'atemporalité dont on lui a fait souvent le reproche épistémologique. Lorsque l'historien Eric Hobsbawm étudie ce phénomène qu'il appelle l'invention de la tradition, il l'étudie en historien, c'est à dire à partir de la trace laissée dans le passé.

Mais, ici et maintenant, où ce phénomène d'invention de la tradition se concrétise-t-il, sinon dans les écrits, en particulier dans ce régime d'écriture qui fait de la fiction sa dimension principale, c'est-à-dire le roman? En Polynésie française, où voit-on à l'œuvre l'invention de la tradition sinon chez des écrivains comme Chantal Spitz ou Jean Marc Pambrun? En Nouvelle Zélande, *The Whale Rider* n'est-il pas l'invention d'une tradition? Or, que dit Hobsbawm, sinon que l'invention de la tradition est liée à l'apparition du nationalisme? Nous voilà encore très proches de l'activité politique. Je rappelle que pour les personnages du roman de Witi Ihimaera, les Paroles anciennes ont été perdues, celles qui permettaient de communiquer avec les baleines emblématiques, ce qui a entraîné le déclin de la communauté. La petite fille du vieux chef renouera avec la tradition en la réinventant en partie, ne serait-ce que parce que théoriquement les filles étaient exclues de l'initiation et que sa légitimité ne sera reconnue qu'*in extremis*. Par ailleurs, la réinvention consistera à investir les grands mammifères de messages et de missions très contemporaines, telles que lutter contre les essais nucléaires et pour un développement durable des milieux insulaires fragiles du Pacifique.

Cette recréation d'un mythe de légitimation de la présence d'une communauté sur un territoire donné qu'elle doit préserver et protéger, s'accompagne de l'évocation d'un sentiment nationaliste relativement nouveau. Witi Ihimaera, souligne que celui-ci n'est pas conforme aux traditions des peuples de la région Pacifique: «*I used to marvel at the nationalism sweeping Papua New Guinea and the attempts by the Government to transplant national identity and customs onto the colonial face of the land.*» (Ihimaera, p75) En Papouasie Nouvelle Guinée, ce nationalisme importé se heurte à la division traditionnelle en centaines de groupes tribaux, à l'influence de l'Irian Jaya, état dont la frontière avec la Papouasie a une origine coloniale ainsi qu'à la mondialisation technologique. A travers ces constatations, le héros établit un parallèle avec les Maoris de Nouvelle Zélande: «*and there was no doubt that in New Zealand just as in Papua New Guinea, our nationalism was also galvanising the people to become one Maori nation.*» (Ihimaera, p76) L'auteur a publié son roman en 1987, l'essai de E. Hobsbawm a été publié en 1983. Cet exemple met en lumière la prudence nécessaire lorsqu'on souhaite s'appuyer sur la tradition pour repenser la vie ensemble. Il paraît urgent de réfléchir aujourd'hui aux structures politiques selon de nouveaux schémas, en tenant absolument compte des diversités culturelles cohabitantes dans une même entité.

J'ai donc tenté de montrer ici à l'aide de quelques exemples rapides que les études littéraires occupent un champ du savoir spécifique en matière de sciences humaines et que se priver de leur apport serait une erreur.

Par ailleurs, si j'ai beaucoup insisté sur leur apport propre, c'est parce qu'il serait absurde, selon moi, de ne traiter les textes littéraires que comme des «documents» pour les autres sciences humaines. Ils ne sont pas seulement des exercices pratiques de psychologie, de sociologie, d'histoire, ni même d'esthétique. Les études littéraires analysent en fait la destruction/création des représentations en acte et les moyens quasi universels qui ont été forgés pour rendre compte de cette activité humaine. De plus, les études littéraires mettent en évidence, avant l'heure, lorsqu'elles naissent de l'informe, de l'inédit, de l'inconscient individuel ou collectif, les représentations collectives du futur. En ceci elles intéressent le Politique.

Plus largement, j'espère aussi avoir défendu un autre point de vue: les sciences humaines en général doivent être conçues comme autre chose qu'un apport occasionnel aux sciences déductives. Je terminerai donc cet exposé sur une phrase d'Edgar Morin: «dans un sens tout est physique, mais en même temps tout est humain. Le grand problème est donc de trouver la voie difficile de l'entre-articulation entre des

sciences qui ont chacune, non seulement leur langage propre, mais des concepts fondamentaux qui ne peuvent passer d'un langage à l'autre.» Dans sa conférence sur l'interdisciplinarité d'où cette phrase est extraite, il précise bien que l'organisation disciplinaire actuelle s'est instituée au XIX^e siècle.(Morin, p1)

Il serait catastrophique que le XXI^e siècle soit celui de la totale subordination des sciences humaines aux sciences déductives et que la réflexion politique qu'alimentent toutes les sciences humaines soit de ce fait négligée. C'est alors toute la collectivité humaine qui perdrait ses repères dans un moment où elle doit créer de nouveaux modes d'organisation pour relever les défis de la mondialisation.

